

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46800

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

des Zugriffs und der Durchsetzung, und schließlich verfügte im 17. und 18. Jh. nur noch ein Fünftel der in den Domkapiteln von Mainz und Trier vertretenen Geschlechter über nicht weniger als zwei Drittel der verfügbaren Kanonikate. Die Herausbildung und Bewahrung eines derartigen Monopols bedurfte naturgemäß einer starken Kohärenz der Geschlechter, und diese wurde gewährleistet mittels des Nachweises der »Stiftsfähigkeit« (Ahnenprobe) anlässlich der Aufschwörung vor dem einen oder anderen Kapitel, was wiederum eine gezielte und auf strikte Exklusivität haltende Heiratspolitik erforderlich machte. Dabei traten agnatische Interessen, die der Kohärenz in der Gruppe tendenziell abträglich waren, immer wieder in Konkurrenz zu den dem System förderlichen Interessen des kognatischen Verbandes und mußten permanent neu austariert werden. Verständlicherweise waren die in diesem Kreis »umlaufenden« Mitgiften relativ unbedeutend und durften es auch sein, denn solange eine Familie an dem vielversprechenden Netzwerk partizipierte, flossen die eigentlichen Erträge aus dem mit großer Umsicht verwalteten »gemeinschaftlichen Erbe« an geistlichen Pfründen, die ähnlich den Mitgiften in einem soweit als möglich geschlossen gehaltenen Kreislauf herumgereicht wurden und – da sie sich aus externen Quellen speisten – letztlich viel rentabler waren als die reichste Brautausstattung. Insbesondere die Beispiele der Familien Schönborn und Walderdorff machen deutlich, wie sehr sich das Halten der Disziplin in diesem System am Ende gelohnt hat. Zu den Erfolg verheißenden Strategien gehörte allerdings auch, daß gewöhnlich aus jeder Generation nur ein Agnat heiratete, um den Stamm zu erhalten. Sinnvollerweise – und entgegen verbreiteter Auffassung – fiel dieser Part in der Regel nicht dem ältesten, sondern dem jüngsten Sohn zu, denn nur so war gewährleistet, daß man keine erreichbare Pfründanwartschaft versäumte. Die älteren Söhne hatten einstweilen möglichst viele Pfründen zu erhaschen, um sie entweder selbst zu behalten oder an Brüder oder Vettern abzutreten respektive sie bei Gelegenheit gegen bessere einzutauschen. Solche Strategien waren der Mehrung des Besitzes gleichermaßen zuträglich wie dessen Konzentration in Stammgütern bzw. Familienfideikommissen. Dem drohenden Erlöschen des Mannesstammes suchte man dabei zu entgehen, indem die Agnaten einer Generation, soweit sie sich dem geistlichen Stand gewidmet hatten, den Empfang der höheren Weihen untereinander derart koordinierten, daß beim Ausfall des vorgesehenen Stammhalters der nächstjüngere Bruder diese Aufgabe übernehmen konnte, ohne mit dem Kirchenrecht in Konflikt zu geraten.

Der Wert dieser Studie liegt weniger in gänzlich neu gewonnenen Erkenntnissen, denn manches, was man hier liest, glaubt man, schon davor gewußt zu haben; aber vieles davon war eben doch nur postuliert oder empirisch unzureichend fundiert und ist nunmehr durch Christophe Duhamelle anhand moderner sozialgeschichtlicher Methoden minutiös nachgewiesen und statistisch abgesichert worden. Ein erfreuliches, die Forschung bereicherndes Buch!

Kurt ANDERMANN, Stutensee (Blankenloch)

Eike Christian HIRSCH, *Der berühmte Herr Leibniz. Eine Biographie*, Munich (Beck) 2000, 648 p.

Cette biographie de Leibniz compte 648 pages. Elle comprend 60 illustrations, dont 8 sont en couleur et disposées en marge du texte, une introduction, 16 chapitres, eux-mêmes divisés en une dizaine de sous-chapitres, une conclusion, des remerciements, l'indication de la provenance des illustrations et enfin un index de 16 pages. Le tout forme un ouvrage de fort belle facture et, qui plus est, très agréable à lire. Certaines illustrations sont à ce sujet particulièrement bienvenues. P. 184–185, par exemple, la reproduction d'un schéma mathématique paru dans les »Acta eruditorum« de Leipzig, tout comme le croquis d'un moulin horizontal qui lui succède, aide à se figurer la nature des réalisations leibniziennes. La repro-

duction d'une médaille frappée à la gloire de la dyadique, p. 335, puis celle d'une machine à calculer, p. 527, agissent de même. L'arbre généalogique des Guelfes de Hannovre et de Celle, disposé p. 138, permet au lecteur de situer avec profit les personnes avec lesquelles Leibniz fut en contact pendant 40 ans. La carte des possessions hannovriennes vers 1700, intercalée entre les p. 192 et 193, fournit une vue claire de la territorialité jadis de mise dans l'Empire. Les intrigues politiques, très largement présentes dans l'ouvrage qui nous occupe, y gagnent en compréhension. Plusieurs portraits de Leibniz nous sont également proposés. Pour le reste, les nombreuses illustrations donnent à voir les lieux où notre «homme célèbre» a vécu et les personnes qu'il a côtoyées.

L'auteur s'est efforcé, tout au long de son œuvre, d'user d'un style clair et précis, sans qu'il eût par là renoncé à entrer dans les détails techniques requis par le sujet. Le choix du style populaire explique l'absence de notes, plus adaptées à un ouvrage savant. L'auteur, Eike Christian Hirsch, se fonde quoi qu'il en soit sur la recherche leibnizienne pour puiser ses informations et précise, dans ses remerciements, les contacts scientifiques qui lui ont été le plus bénéfique. Bien qu'il ne soit pas destiné à un public de spécialistes, fussent-ils historiens, philosophes ou connaisseurs du droit, des sciences et des techniques, la richesse documentaire de l'ouvrage en fait une œuvre fort recommandable. E. C. Hirsch remet Leibniz en contexte, grâce à un important travail réalisé sur l'environnement du penseur. Leibniz, loin d'être vu uniquement comme un philosophe ou un mathématicien de génie, apparaît comme un être aux multiples visages, s'intéressant à la technique, à l'histoire ou au droit, entrant dans des débats confessionnels, s'enthousiasmant pour la Chine de K'ang-hsi et la Russie de Pierre le Grand, ou encore se piquant, souvent avec infortune, de grande politique. Ainsi que l'atteste clairement le riche index disposé en fin d'ouvrage, Leibniz a entretenu de très nombreuses relations, tant avec les hommes de science qu'avec les hommes, et les femmes, de pouvoir. La présente biographie a tâché de dresser, non sans succès, le tableau d'un homme curieux de tout et sans cesse occupé, d'un esprit souple et rapide qui jamais ne voulait connaître de répit.

C'est certainement la perspective factuelle, plutôt que thématique, adoptée par E. C. Hirsch qui lui a permis de rendre au mieux l'extraordinaire vitalité émanant de la personne de Leibniz. Les chapitres s'enchaînent selon un ordre chronologique, tout d'abord strict, puis plus mitigé vers la fin. Si peu de choses sont dites sur la jeunesse de Leibniz, la faute en revient à la parcimonie avec laquelle le grand homme a parlé de lui-même. Se fondant avant tout sur la correspondance de Leibniz et les témoignages de tiers qui nous sont parvenus, l'auteur n'a pas voulu gloser sur les zones d'ombre de sa vie. »Der berühmte Herr Leibniz« nous montre tout d'abord le penseur, jeune docteur en droit, entrant au service du prince électeur de Mayence, avant de partir pour Paris puis Londres. Ses entrevues avec les sommités scientifiques parisiennes, son nouveau voyage en Angleterre, son passage par les Provinces-Unies puis son entrée au service du duc de Hannovre nous sont ensuite dépeintes. La majeure partie de l'ouvrage a pour cadre la mise au service des Guelfes par Leibniz de ses talents. La montée en puissance de la maison de Hannovre, rythmée par l'instauration de la primogéniture, l'alliance contractée avec les cousins de Celle, l'acquisition de la dignité de prince électeur puis l'avènement en tant que famille régnante d'Angleterre, fournit la toile de fond. Les voyages de Leibniz dans le Harz, à Vienne, en Italie puis à Wolfenbüttel et Berlin rythment ponctuellement le récit. La fin de l'ouvrage est découpée de manière plus thématique, puisque un chapitre est par exemple consacré à l'affairement de Leibniz relatif à la Société des Sciences de Berlin, un autre à ses rapports avec l'Angleterre, un autre encore à ses vues viennoises et moscovites... L'enchaînement linéaire s'accommode alors d'un découpage effectué en fonction du sujet à traiter.

La perspective adoptée, surtout chronologique et événementielle, couplée à la mise en valeur de la correspondance, dans laquelle les échanges épistolaires avec les puissants occupent une bonne place, permet à l'auteur d'illustrer l'une de ses idées directrices: Leibniz aurait

voulu gagner l'estime des rois et des princes afin d'œuvrer pour le bien général; il aurait voulu incarner la raison, seule conseillère possible du pouvoir. Le penseur ne se serait jamais départi de l'idée selon laquelle un simple trait de plume aurait suffi à mettre en œuvre incontinent les représentations que les lumières de l'entendement nous auraient fait connaître comme les meilleures. De là ses multiples adresses aux dirigeants du monde, comme celle faite à Louis XIV lui enjoignant de se couvrir de gloire en arrachant l'Égypte aux Turcs, dans l'espoir de le détourner de la conquête des Pays-Bas et, plus au loin, de l'acquisition par la force de territoires impériaux. Un sage gouvernement des affaires réclamait que la puissance, la force d'action, soit soutenue et dirigée par les lumières de la raison, les conseils du savant. Depuis les premières pages de l'ouvrage, qui nous dépeignent une rencontre secrète entre Leibniz et Boineburg, jusqu'aux dernières, qui nous content les déconvenues de celui-là lors d'interventions personnelles dans la grande politique, la volonté d'être un conseiller, et de l'être au plus haut niveau, s'affiche résolument.

Les grands desseins de Leibniz se mêlèrent, comme de nombreuses occurrences le soulignent, à des ambitions bien plus personnelles et moins désintéressées. Que de fois le célèbre penseur nous apparaît-il à la recherche d'offices et de charges, de cachets et de gages! E. C. Hirsch veut soustraire son héros, comme il l'appelle en début d'ouvrage, au blâme. Cette attitude de recherche de pouvoir aurait été la *conditio sine qua non* pour que des conseils soient effectivement réalisés, traduits en actes. Tout l'ouvrage trahit l'hiatus entre les représentations de Leibniz et la considération dont il jouissait auprès des princes. Avec sa perruque trop brune et ses vêtements peu séants, il serait apparu, comme le rappelle le jugement cruel d'un tiers, plutôt comme un bouffon de cour que comme un conseiller secret. Il aurait manqué de jugement, confirme l'auteur, et cette incapacité à avoir prise avec les affaires humaines aurait rendu caduque toute tentative d'action politique, et toute valorisation par l'appareil d'Etat. Le conseil donné aux Hannoveriens luthériens et aux Hohenzollern réformés de marier leurs enfants selon le rite anglican ne fut point porté à son crédit. La publication de lettres privées touchant l'invitation des Guelfes, prétendants au trône, en Angleterre, se retourna de même contre lui. L'intercession auprès de l'Empereur afin que le cousin de Wolfenbüttel puisse acquérir la dignité épiscopale à Hildesheim lui vaudra l'ire de son seigneur. Rien d'étonnant dès lors que le grand Leibniz fut davantage employé à la confection de dossiers juridiques et de mémoires qu'à la diplomatie. Les tensions récurrentes avec la cour de Hannover n'ont jamais permis à Leibniz d'accéder au statut de ministre, encore moins de se prévaloir de la particule »von« dont il faisait usage à l'occasion.

De l'impressionnante masse de faits présentée dans »Der berühmte Herr Leibniz« se détachent de petits tableaux, comme autant de pauses dans la narration. Emergent alors les figures de ceux et celles avec lesquelles Leibniz aimait à converser ou accoutumait de correspondre. Les Huyghens, Tschirnhaus et Spinoza, Arnauld, Malebranche et Bayle, Oldenburg, Pell et Newton font leur entrée l'espace de quelques pages, de manière à laisser une impression vive et colorée. A chaque fois, le trait principal des échanges savants est souligné, et la relation mise en situation. Les hommes de science ne sont pas les seuls à occuper le devant de la scène. Les figures féminines de Sophie, la veuve du prince Ernst August, et de sa fille Sophie Charlotte, épouse du premier roi de Prusse, reçoivent elles aussi un traitement conséquent. Si l'auteur entérine l'image d'un Leibniz maladroit, peu impressionnant du fait de sa stature voutée et de sa voix faible et haut perchée, il n'en dresse pas moins le portrait d'un homme affable et de bonne tenue en compagnie de dames de haut rang. Les multiples facettes de l'homme se dévoilent ici, parallèlement à ses nombreux visages en tant qu'homme de science. Quelques anecdotes pourront en outre ravir le lecteur, comme celle concernant la détestation de Pufendorf par Leibniz. L'auteur narre avec quelle morgue celui-ci aurait dépeint la faiblesse d'esprit de celui-là, l'âge avançant. Eugène de Savoie, qui aurait conservé le manuscrit des »Principes de la nature et de la grâce« comme une relique, que l'on pouvait embrasser mais non compulsier, produit également son effet.

En plus des tableaux dont nous parlions à l'instant, la narration présente d'autres points forts, à savoir quelques fils directeurs parcourant le texte et augmentant l'agrément romanesque. Romanesque disons-nous, puisque ce fut bien là le pari de l'auteur: faire de Leibniz son héros, et de sa vie une véritable histoire. Pour autant, E. C. Hirsch n'a rien moins voulu que romancer son écrit, et ce n'est que selon la forme, et non le contenu, qu'il a donné libre cours à son invention. Les lignes qui parcourent le texte sont nombreuses. Elles concernent des sujets aussi variés que l'invention du calcul intégral, les moulins et les mines du Harz, la machine à calculer ou l'histoire des Guelfes. La querelle bien connue au sujet de la paternité du nouveau *calculus* revient aux deux extrémités de l'ouvrage, tandis que les deux suivantes occupent un espace plus restreint. Les innovations scientifiques et techniques de Leibniz sont soulignées, quand bien même, faute d'une ultime amélioration, elles furent condamnées à l'échec. Les développements postérieurs à la mort de Leibniz concernant son moulin et la retenue des dizaines sont particulièrement intéressants. L'inachevable histoire des Guelfes, dont seules certaines parties furent rédigées quoique, semble-t-il, susceptibles d'amélioration de l'avis de l'auteur, revient comme un leitmotiv de la vie de Leibniz sous ses deux derniers maîtres. Elle symbolise l'infatigable chercheur, capable d'entasser des montagnes de notices sur les sujets les plus nombreux, sans jamais pour autant livrer sous une forme définitive le fruit de son labeur.

Certains intérêts récurrents du penseur émaillent pareillement le texte. Nous voulons parler de la volonté d'instaurer une union des Eglises, catholique et protestante d'abord, réformée et luthérienne ensuite, la recherche d'une coalition dirigée contre l'hégémonie du Roi-Soleil, le désir de voir naître un langage commun à tous, une caractéristique universelle, qui serait en même temps un art d'invention, et enfin le souhait de participer à la promotion de la langue allemande. Le penseur paraît avoir été habité à toutes les phases de sa vie par les mêmes aspirations, pour ne pas dire les mêmes rêves. Si l'amélioration de l'idiome allemand se traduisit en effet en acte, lorsque le roi de Prusse exigea que sa société savante, la future Académie des Sciences de Frédéric II, s'y consacra, la caractéristique et l'alliance contre la France sont demeurées à l'état de plans. La recherche irénique d'une concorde religieuse a donné lieu, quant à elle, à un travail plus assidu, ainsi qu'à des réalisations, ne fussent-elles que philosophiques. Leibniz, flanqué de l'abbé Molanus, la plus haute autorité religieuse du duché de Hanovre, a ainsi entretenu des contacts avec Bossuet ou les évêques successifs de Wiener Neustadt, en vue d'une possible concorde des croyants. Il alla même jusqu'à faire reconnaître par l'Université protestante d'Helmstedt le primat du pape! S'il se montra en l'occurrence quelque peu coercitif, il apparaît bien plus souvent comme un homme ouvert à la discussion et très apte à adopter le point de vue de l'autre. Cette douceur dans la controverse, jointe à sa faculté de compréhension, explique par exemple comment il a pu prendre fait et cause pour les Jésuites lors de la célèbre querelle des rites. Ce goût pour la concorde figure un trait marquant de la personnalité de Leibniz.

Pour ce qui est des prestations philosophiques leibniziennes au sens strict, on peut se féliciter que E. C. Hirsch ait pris le temps de les exposer succinctement à quatre reprises (p. 199s, 321s, 431s et 569s). Quelques formules bien choisies parsèment ces courts aperçus de métaphysique. Ainsi, il est dit que les monades n'ont pas de fenêtre car elles sont déjà elles-mêmes une fenêtre sur les autres monades. D'autres exemples affectionnés par Leibniz sont repris, comme celui des horloges que l'on synchronise, afin d'expliquer l'harmonie entre le corps et l'âme. L'échange avec Clarke est lui aussi rendu de manière vivante et précise. Malgré toute la qualité du travail de simplification entrepris, on peut néanmoins déplorer certains parallèles hasardeux. Il est ainsi écrit que Leibniz serait plus proche de la physique quantique moderne que ne l'étaient les atomistes des siècles passés. A quoi peut donc bien servir une comparaison de la sorte? Qu'y a-t-il en outre de commun entre la théorie moderne du big bang et l'institution de l'univers par Dieu? Le recenseur croit que de telles explications, loin d'éclairer le sujet, contribuent au contraire à le rendre confus. Le meilleur

des mondes possibles se peut expliquer sans recours aux modèles de la science physique contemporaine. Il se trouve en outre un autre point d'achoppement. Il nous paraît dommage que l'auteur ait hasardé des rapprochements entre l'estime leibnizienne pour les hommes au pouvoir et l'admiration infantile pour un père disparu trop tôt. Encore une fois, le recours à des paradigmes actuels ne nous semblait pas indispensable pour rendre compte de la vie de Leibniz.

En conclusion, même si quelques critiques locales nous semblent devoir être adressées à »Der berühmte Herr Leibniz«, la lecture de l'ouvrage nous paraît fort recommandable. Ce livre présente un Leibniz en situation, en mouvement constant, telle la trotteuse (*Unruh*) de la montre portable confectionnée par Huyghens. Car le repos constant, qui nous rendrait semblable à des brutes, n'est pas notre lot. Leibniz promouvait au contraire, jusque dans sa Théodicée, l'idée d'une humanité en progrès constant. Avoir rendu l'alliance de l'homme et de la doctrine n'est pas le plus petit mérite de l'auteur. Par ailleurs, l'environnement politique global, notamment hannovrien, est dépeint avec force détails. Le caractère à la fois vivant et documenté de l'ouvrage en fait une bonne source de familiarisation avec l'un des plus grands esprits de l'époque moderne. Bien qu'il ne soit pas conçu pour des spécialistes mais pour un public cultivé plus large, gageons que ce dernier saura trouver un écho auprès des savants.

Jean-François GOUBET, Paris

John TOLAND, *Nazarenus*, ed. by Justin CHAMPION, Oxford (Voltaire Foundation) 1999, VIII-344 p. (British deism and free thought, 1).

Cette édition de »Nazarenus or Jewish, Gentile and Mahometan Christianity« de John Toland (1670-1722) est un événement tant par l'importance du texte que par la qualité du travail de Justin Champion. Son introduction (106 p.) développe les enjeux de ce livre publié en 1718 et immédiatement condamné et attaqué, sa stratégie mêlant érudition et polémique. Sous prétexte d'examiner l'évangile de Barnabé, la thèse expliquait que Judaïsme, Christianisme et Islam étaient des parties solidaires entre elles d'une même économie divine. Le valeureux éditeur mobilise toute les ressources de son érudition pour aider le lecteur à lire ce brûlot et utilise une conversation de Toland avec Beausobre à Berlin en octobre 1701 ainsi que deux brouillons manuscrits en français de 1710 dont un dédié à Eugène de Savoie. Il suit également les étapes de la réception de ce texte sulfureux qui a connu trois impressions et deux éditions l'année de sa publication. On sait qu'il faudra attendre d'Holbach pour en lire une traduction française, »Le Nazaréen, ou le Christianisme des Juifs, des Gentils et des Mahometans« en 1777, mais on a repéré plusieurs éditions clandestines. La polémique fit rage dans toute l'Europe comme ce fut le cas pour son premier ouvrage, »Christianity not mysterious« (1696). Le rationalisme et le philosémitisme de l'auteur, né catholique irlandais et converti faisait son miel des connaissances philologiques et patristiques de son temps que identifiées avec précision. Il offre le texte de la deuxième édition corrigée (1718), le manuscrit »Christianisme, Judaïsme et Mahometan« ainsi que quelques fragments et lettres liés au *Nazarenus* dont un liste des ouvrages utilisés. Un travail très soigné témoignant du renouveau des études sur Toland.

Dominique BOUREL, Jérusalem